

Figures de la sexualité dans l'art des années quatre-vingt dix (extrait)

Paul Ardenne

...

La meilleure manière de montrer du sexe, c'est d'en faire des images qui sont d'abord des images avant d'être des images de sexe.

L'oeuvre de Gilles Berquet constitue à ce registre une autre approche plastiquement intéressante. Photographe, Berquet propose au spectateur des clichés construits sur un modèle quasi invariable : le portrait féminin déshabillé en pied. Chez Berquet, à la différence de chez Serrano, le portrait est anonyme. Si le sujet photographié s'offre comme modèle universel plus que comme personne désignée, sa pose devant l'appareil photographique s'accompagne en revanche d'un exercice physique toujours absolument singulier, de l'ordre de la mise à l'épreuve sinon de la torture. Tel modèle, ainsi, sera soumis à un bondage sophistiqué avant d'être offert à l'oeil indiscret de l'appareil photographique. Perché sur de hauts talons aiguilles, tel autre en bas et jarretelles voit le haut de son corps enfermé dans une malle. Tel autre est entravé pieds et mains par des liens et suspendu au plafond, ou maintenu au sol jambes comprimées dans une boîte. Certaines femmes photographiées par Berquet, encore, sont invitées à uriner devant l'objectif. Sans détour, l'image de la femme que crée Berquet entend susciter le voyeurisme. Image s'offrant à la concupiscence du regard (en général masculin), banale donc, ressemblant à s'y méprendre à cette imagerie de caractère pornographique qu'on regarde d'ordinaire d'une main. Des ingrédients propres à l'imagerie pornographique, aucun ne manque en effet chez Berquet : objets fétiches de type escarpins, lingerie sexy, poses obscènes, violence exercée contre des corps instrumentalisés... Image humiliant la féminité, comme le veut la loi pornographique, rapportant le féminin à l'exclusive sexuelle à quoi le réduit le regard du voyeur, le tout s'ordonnant conformément à l'attente de qui regarde. Non sans subtilité, pourtant, l'image du corps telle que la confectionne Berquet tend à décevoir le voyeur, ce frère jumeau et maudit de l'amateur d'art, et c'est bien en cela qu'elle est une oeuvre d'art, et non tout bonnement une image pornographique. Une telle image, de la sorte, ne laisse pas d'intriguer à deux titres. D'une part, elle va au-delà des conventions du genre pornographique, qu'elle complique : poses recherchées, virages sépias, cadrages sophistiqués, éclairages d'une complexité excessive dont le paradoxe est qu'ils finissent parfois par cacher ce que l'érotomane aime voir exposé en pleine lumière. D'autre part, le travail de mise en scène qu'on y décèle signale l'anormale complicité du modèle et du photographe, le désir réciproque et partagé de faire image : comme à se livrer d'un bord et de l'autre non à l'image pourvoyeuse du plaisir de l'oeil, mais à l'image pourvoyeuse de l'image, dans une perspective qui est en l'occurrence celle de l'art, ce commerce de représentations. Par l'ambiguïté qu'elle cultive, l'oeuvre de Berquet convie en fait à affiner le regard que nous portons sur le corps. Où le recours à l'autoportrait travesti d'un Pierre Molinier, par exemple, recentrera sans équivoque l'attention sur la détermination sexuelle du corps, l'image du corps telle que la produit Berquet offre en revanche matière à s'étonner. La surprise, pour la circonstance, viendra de l'interrogation formée quant à la finalité même de l'image produite. Au fond, à quoi l'image sert-elle ici ? À se masturber ? À égarer la pensée dans de vagues fantasmagories sadiennes ? À s'amuser de références ? À constater une fois de plus, dans le sillage d'un Paul-Armand Gette, cette complicité interlope unissant l'artiste et son modèle ? Pas de réponse sûre, en vérité. Une absence de certitude dont la première des conséquences est de pousser le spectateur vers une autre interrogation, sans doute autrement importante : de quel corps au juste est-il question ?, du corps comme sexe ou comme texte ?, du corps comme chair ou comme image ?, du corps comme matière maîtrisée ou comme substance irrémédiablement énigmatique, tirée sans trêve du côté du secret ? Parfois, devant un Berquet, on songe à la superbe Bacchante endormie de Fragonard : corps posé là, dans le monde, et qui dort, et qui est occupé tout entier à son rêve, capturant qui le regarde sans plus livrer son être. Comme à dire : le corps, toujours plus complexe qu'il n'y paraît.

...